



Revue électronique internationale  
*International Web Journal*  
[www.sens-public.org](http://www.sens-public.org)

Lecture de Pierre Hadot : *Le Voile d'Isis.*  
*Essai sur l'histoire de l'idée de nature*

SYLVIE TAUSSIG

**Résumé:** Échos et résonances intérieures donnent à l'ensemble une unité complexe, et d'autant plus forte que le propos de Pierre Hadot, dans cet essai historique, philosophique, et esthétique est de mettre en évidence une tension très forte, voire une lutte entre deux idées de la nature, qui déterminent en retour deux comportements possibles de l'homme, comme la pensée déclenche l'action.

## Lecture de Pierre Hadot : *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature* (Gallimard, 2004)

Sylvie Taussig

**D**e la philologie à la philosophie de l'existence, ou de la naissance de l'idée de nature à son tombeau, c'est une ligne serpentine, la ligne de grâce du dessin de Titien, que dessine cet essai né de la nécessité d'interroger l'aphorisme d'Héraclite, traditionnellement interprété comme « La Nature aime à se voiler ». Or cette phrase contient toute l'histoire occidentale de l'idée de nature, de sa naissance à sa mort, à travers les contresens (à savoir qu'il est question de nature là où Héraclite signifie la vie et la mort) qu'elle a engendrés à travers le temps, comme se rencontrant, s'opposant parfois, se complétant toujours, pourvu toutefois que ces contresens soient créateurs et qu'ils désignent l'évolution des attitudes spirituelles. Cette fécondité ne jaillit pas seulement de l'obscurité légendaire des aphorismes d'Héraclite, d'ailleurs ensevelis avant que la tradition néoplatonicienne ne les redécouvre sans peut-être savoir les percer (le philosophe a toujours passé pour obscur, y compris en son temps, et les fragments qui nous restent rendent les interprétations problématiques, fécondes dans leur diversité, mais inéluctablement fausses : seul le rapprochement avec la pensée tragique y donne peut-être accès), elle est aussi l'histoire même de la culture occidentale, de sa naissance à sa mort, peut-être.

Du contresens originel – que la nature aime à se voiler – découle que la nature a des secrets, des qualités et vertus occultes, que les hommes ne peuvent la représenter que sous un voile appelant au dévoilement – une femme nue et voilée, Artémis devenue Isis par contresens. Faire l'histoire de l'idée de nature (en excluant expressément deux champs du savoir : l'ésotérisme et la psychanalyse) revient à faire celle de l'évolution et des mutations du degré d'extériorité de l'homme par rapport à elle, entre les deux pôles extrêmes de l'extériorité et de l'intégration absolues, selon que l'homme en arrache le secret ou se confond avec elle pour le retrouver en soi dans un rapport de similitude. Pour autant on aurait trop vite fait à vouloir opposer l'attitude scientifique à l'attitude poétique : tout l'essai tend à démontrer que chacune des deux options entretient avec les secrets et les voiles un rapport fondamental. Car l'occident est la civilisation qui lie la nature, le mythe et la poésie, et que définit substantiellement le détour par l'invention de l'idée de nature, voire sa divinisation : la métaphore. L'histoire de la civilisation occidentale acquiert là une nouvelle lisibilité : dans les trois parties de son essai, depuis l'âge

irréremédiablement perdu d'Héraclite, qui constitue le noyau mystérieux, Pierre Hadot définit chaque époque en fonction du choix dominant qu'elle fait de telle interprétation de la nature et analyse le sens de ces interprétations fautives, sans que pour autant l'ordre chronologique recouvre exactement l'ordre des raisons.

Après avoir étudié la formule d'Héraclite aussitôt transposée à la nature en ses deux avatars (nature créée ou nature divinisée) jusqu'au point où ce sont des réalités incorporelles qui se cachent sous des apparences corporelles, Pierre Hadot examine la notion de secret de la nature qui implique deux attitudes de l'homme, soit contemplative (le refus de chercher la vérité) soit volontariste (qui se décline en deux comportements, selon que l'on considère que la nature parle ou se tait sous la torture) ; enfin, après la grande rupture qu'il situe au 17<sup>e</sup> siècle, Pierre Hadot montre que l'image voilée de la nature (Isis – Diane) se substitue à la Nature qui n'est plus considérée comme force agissante (comme un art interne des choses). Ces trois notions sont articulées à une interrogation inquiète sur le temps, une interrogation eschatologique : le temps est-il révélateur ou destructeur ?

Échos et résonances intérieures donnent à l'ensemble une unité complexe, et d'autant plus forte que le propos de Pierre Hadot, dans cet essai historique, philosophique, et esthétique est de mettre en évidence une tension très forte, voire une lutte entre deux idées de la nature, qui déterminent en retour deux comportements possibles de l'homme, comme la pensée déclenche l'action. On ne saurait reprendre dans le détail de l'argument la richesse des textes et des interprétations, mais seulement louer le dense tissu de ce livre qui combine analyse de détail (définition de termes, par exemple, *théologie* ; retour sur des formules, « sauver les phénomènes » ou la « vérité, fille du temps » ; enquête sur des couples conceptuels fondateurs : art et nature, mythes et rites, etc.), points de vue plus généraux et intuitions foudroyantes. À chaque étape, Pierre Hadot invite à reconnaître et à dépasser les grandes oppositions. Les courbe et contrecourbe du sens et du contresens imitent le mouvement de voilement et de dévoilement : deux intentions s'opposent, dans le rapport que l'homme entretient avec la nature, soit une volonté de vérité (qui peut se dévoyer en mécanisation du vivant), soit l'adoration des apparences (dont l'écueil est le primitivisme). Chacune de ces deux aspirations se métamorphose au fil des siècles, comme elles se formulent toujours, en spirale, l'une par rapport à l'autre, en fonction de ce ruban de Möbius qu'est la ligne du temps : elle est le matérialisme épicurien contre la pensée mythique, Prométhée contre Orphée, elle est physique mécanique contre poétique, volontarisme contre contemplation. Le couple antagonique s'en retrouve modifié en substance : par exemple la pensée mythique platonicienne, fondée sur un polythéisme transcendant, évolue au 18<sup>e</sup> siècle, en réaction contre le mécanisme du siècle classique, en un panthéisme romantique qui à la limite nie la transcendance. C'est ainsi que le platonisme peut nourrir à la fois la vision chrétienne et la

vision païenne. Aujourd'hui, la culture est peut-être en péril du fait de l'utilisation par la science mécanisante du schème de la contemplation (la mathématisation de la nature), c'est-à-dire l'instrumentalisation de l'atomisme épicurien vidé de sa visée éthique et spirituelle.

Loin de prendre partie pour l'une ou l'autre posture, Pierre Hadot assume les arguments critiques de l'autre partie, dévoilant au contraire la dynamique de la pensée qu'il inscrit dans le temps. Prenons l'exemple du mouvement prométhéen dont il montre les limites : il se caractérise par sa violence, l'expérimentation (que ce soit dans la physique moderne de Francis Bacon ou chez ses prédécesseurs, les « mages ») est pensée en terme de viol ou de torture et en emprunte le vocabulaire dans les textes théoriques. Pour autant, la notion de secrets n'est pas absente de cette lignée : il y a dans la nature des mécanismes cachés que le savant galiléen peut découvrir. C'est la métaphore judiciaire qui est alors développée, sans que la dimension morale en soit moins présente : cette posture implique le souci et la prudence (que désigne, étymologiquement, le nom de Prométhée), pour ne pas conduire au danger de la mort de la nature. L'une et l'autre traditions se retrouvent dans une dimension éthique telle que l'étude scientifique, objective de la nature est à mettre au service de l'homme, dans sa dimension collective, dans l'amélioration de ses conditions de vie, ou au service de l'homme individuel (le thème des exercices spirituels). Car il existe un troisième sentiment par rapport à la nature, à côté de l'attitude scientifique et volontariste et de la perception esthétique (où la poésie est co-naissance du monde, comme chez Claudel) : celui qu'implique un rapport quotidien aux choses. Car s'il reste une certitude, quant au secret de la nature, c'est que, quel que soit le progrès de la connaissance, il n'y a pas de révolution copernicienne dans la perception ; non seulement les conséquences psychiques, mentales et intellectuelles de la révolution copernicienne ne se sont pas fait sentir avant le 18<sup>e</sup> siècle, avec l'intense « angoisse à retardement » qu'elle a fait naître, mais surtout l'homme, dans sa perception, en tient toujours pour le lever et le coucher du soleil : le sensible domine son imagination créatrice. D'où le désir de la poésie, de reproduire le geste créateur, conduisant à l'hypothèse que les formes du cerveau sont celles-là même de la nature. La franc-maçonnerie et le romantisme allemand ont porté à son plus haut niveau le sentiment d'effroi et d'émerveillement devant la nature : la figure emblématique est ici Faust. Pour Goethe, la nature, dévoilée, reste mystérieuse, le grand jour est le mystère même, et ce sont les profondeurs mêmes de la psyché qu'il s'agit alors de sonder, aux confins de l'angoisse, de la folie, de la mort (nul ne regarde la lumière en direct sans être aveuglé : le dévoilement de la nature coïncide avec la mort). Aussi Nietzsche condamne-t-il comme destructrice la volonté de connaître la vérité : il lui préfère la vie, c'est-à-dire la joie, la jouissance des apparences. Le dernier pas est franchi par Heidegger qui voit dans l'oubli de la nature (c'est-à-dire de la vérité et de l'être en face de l'étant) la définition même de l'homme. C'est pour Pierre Hadot un nouveau contresens philologique, mais dont il montre qu'il

est l'aboutissement, peut-être le tombeau, de toute la tradition des secrets de la nature qu'évince la notion de mystère de l'existence, sans plus faire le détour par la nature.

Le livre désigne, comme l'aphorisme d'Héraclite, une tension, ou un cheminement de la vie à la mort : le sens est le fils du temps, que la temporalité voile et dévoile, le dévoilement ultime étant la mort. Si la vie est la joie, c'est un morceau de joie que donne cet essai, qui retrace une carrière intellectuelle très personnelle (quoique voilée), un cheminement exprimant la découverte progressive de la condition tragique, depuis une matière technique (la philologie) jusqu'à la jouissance artistique (et Pierre Hadot de s'excuser très modestement de produire des développements qui paraîtront peut-être trop longs sur des œuvres artistiques dans leur unicité – Titien, Manet, Hölderlin, Goethe). Finalement cet essai est le tombeau de l'idée de *secret de la nature*, qui devient le mystère de l'existence : un signe que nous avons changé de civilisation ? Que se passe-t-il si la nature reste en soi...